

DOMSURE

3

Les poèmes de
Mlle BURTIN

CHRISTINE
DROUILHET



HISTOIRES LOCALES



Marcelle Burtin est née à Domsure en 1917 dans une famille chrétienne. Elle est la troisième d'une fratrie de cinq enfants. Elle perd sa maman alors qu'elle a à peine quatre ans. C'est d'elle qu'elle tient son goût pour l'écriture. Et c'est dans sa famille qu'elle devient couturière, comme l'était sa mère avant elle.

Si elle est petite par la taille, son cœur est très grand. Elle s'occupe des autres toute sa vie. Elle a besoin de côtoyer les gens. Très tôt, elle s'engage à la Croix Rouge, puis au bureau de bienfaisance.

Dans les années 50, elle apprend à faire les piqûres. C'est d'abord en vélo, puis en solex, et enfin en « 2 CV » qu'elle part faire les piqûres à domicile ; équipée de sa casserole pour les faire bouillir !

En 1942, elle prend la gérance de la cabine téléphonique. Plus tard, elle devient correspondante locale de la « Voix de l'Ain ». Elle écrit de nombreux articles pendant 25 ans ! Elle accueille aussi le bibliobus.

A 60 ans, elle est, avec d'autres, à l'origine de la création du Club du 3ème âge. Elle en devient secrétaire. Elle apprécie autant les concours de belote que les tours de cartes. Elle participe à de nombreux voyages avec le Sou des écoles et le club du 3° âge, sans oublier d'écrire à chaque fois un compte rendu dans la « Voix de l'Ain ».

C'est une femme attachante, engagée, dynamique, qui aime la vie par-dessus tout. Ses talents pour l'écriture et la poésie sont unanimement reconnus.

Elle quitte ce monde en 2011. Il est juste de rassembler quelques-uns de ses nombreux poèmes dans ce recueil où elle nous fait partager son amour pour les arbres et la nature. Elle rend aussi un vibrant hommage à sa maman qu'elle a si peu connue.

Chemin de Messe

Que reste-t-il petit chemin ?
Sentier perdu dans ma campagne
Chemin de messe depuis toujours,
C'est bien ton nom.
Il y a longtemps, tu as vu le jour.
Une longue histoire tu as vécue,
Toute simple, tel ce qui t'entoure...
Un siècle nous sépare.

Tout en quittant le vieux hameau
Vers le village un peu perché,
Tel un ruban qui se déroule
Sur le tracé d'un vol d'oiseau,
Large sillon à travers champ,
Tu te dessines sagement.
Entre labours, blés jaunissants,
Tu serpes doucement :
Quelques cailloux, quelques brins
d'herbe,
La rosée,
Un peu de mousse pour te border,
L'humble fleurette pour t'embellir.

Presque ignoré,
D'un horizon tout romantique,
Les bois, les champs...
Tout un naguère se résume.
Dans le lointain,
C'est ma colline...

Des souvenirs, tu me rappelles,
Chemin de messe :
Pauvre grand-mère, tu nous contais,
Les soirs d'hiver,
Comme tu courais dans la nuit claire,
Ta lanterne à la main,
Vieux châle noir et coiffe blanche,
Sabots claquant sur le sol gelé
Suivant cette ligne à peine ébauchée.
Oui, grand-mère,
Tu courais vers la lumière du fin clocher,
Le carillon qui t'appelait
Comme l'étoile du berger
Pour fêter la Nativité.

Chemin de messe, combien je t'aime.
Dans mon cœur, ton nom est gravé.
Sente jolie du temps jadis,

Le vrai chemin des écoliers,
Enfants joyeux,
Chemin chantant des amoureux,
Tu gardes en toi les rires frais
D'une jeunesse d'autrefois,
Presque insouciant, et sans problème,
Garçons et filles à l'âge heureux
Sous les frondaisons...
Dans la clairière, sur le vieux pont,
Le bruit léger du bief qui court loin du monde
Et loin du bruit dans le calme infini de la prairie
Ou du vallon déjà fleuri.
Parfums subtils, douce ivresse,
Dans ton passé, tu te souviens :
Que de serments et de promesses
Furent échangés...
Parfois même parjurés.

Maintenant tu restes encore minuscule et discret
Pour le passant qui s'aventure,
Piste oubliée du solitaire,
Du mal aimé, du réprouvé
De l'exilé qui désespère,
Pour méditer, pour écouter,
Pour rêver ou pour pleurer...

Petit sentier, grande est ma peine
Car le temps fuit...
Dans mes pensées, tout s'effiloche,
Se désagrège comme toi-même,
Tu te fermes, abandonné et mutilé,
Dégénéré, seul, délaissé et désolé,
A la dérive, malheureux,
Presque arraché ou étouffé...
Mais le coin d'ombre est resté.
Le grand soleil ou la pluie,
Le ciel sans voile ou tourmenté,
Le vent qui pleure doucement,
Le merle qui siffle allègrement,
Le jour naissant,
Le soir qui tombe,
La nuit close :

Ils te regardent agoniser...

Petit chemin presque égaré,
Témoin secret avec le ciel, les fleurs, les oiseaux
Un soir de juin, combien tragique,
On t'a trouvé – douleur humaine –
Dans la détresse, silencieux au bord de l'eau...



Horrible jour chargé de haine,
Pour torturer et pour tuer.
Petite stèle ici posée dans ce désert,
Comme insolite, tu nous rappelles
Tristesse humaine immense, destin cruel
La guerre maudite.

Petit raccourci presque effacé,
Grand livre ouvert et plein d'image :
Regrets, illusions folles,
Joies très pures qui s'envolent...
Moi, naïve,
Je croyais que jamais tu ne finirais.

Mais ton sillage déjà s'estompé presque sans
trace.
Ou t'en vas-tu ?
Pourquoi ?
Pourquoi serait-ce vrai
Qu'à tout jamais tu te perdras,
Que même l'âme du pays,
Tu l'emporterais ?

Car chaque jour malgré toi-même
Tu meurs un peu...

Mais si, peut-être,
Un lendemain plein de mystère et de joie su-
prême
Ressuscité, tu revivais !

ARBRE MON AMI

Je t'aime toujours
Arbre mon ami

Où que tu puisses vivre :
La forêt sauvage
Ou bien le sous-bois
Au fond de la clairière
Au cœur du grand bois.
Je te trouve encore
Non loin d'un marais
Ou dans le vallon
Dans le chemin creux
Au bord de la grand-route
Tout près des maisons
Près d'une source vive.
Le ruisseau qui court
Tu peux t'y mirer.
Tu es l'oasis pour le repos
Le refuge aussi pour fuir l'orage.
Ton ombre nous cache
Quand le cœur est lourd,
Tu es là toujours
Quand l'aube paraît
Et que le soleil
Derrière la colline
Teinte les nuages
Pour jeter au monde
Sa clarté naissante
Sa lumière ardente
Inondant la plaine.

Tu es là encore
Quand le jour s'enfuit
Pour voir disparaître
L'astre de feu.
Le silence tombe
Dans l'ombre qui vient.
C'est le crépuscule.
Les étoiles d'or
Ont tout leur éclat.
La lune paraît
Quelque peu blafarde
Et la nuit descend
Limpide et sereine
Pour tisser des songes.
Toi dans ce décor
Tu te détaches
Fier et altier !

HIVER

Avec son cortège
S'approche l'hiver.
Bientôt tu tendras
Vers la voûte céleste
Tes bras dépouillés.
Tu seras beau quand même
Dans ta nudité.
Après la nuit longue
La neige est tombée.

Dans le froid matin
Le pale soleil fera scintiller
Dans ta ramure décharnée
Mille brins de givre
Délicatement posés
Comme dans un rêve
Par la main des fées.

Le grand silence
Enveloppera la terre.
C'est le sommeil.
Et, impassible,
Tu attendras
La ronde des saisons
Qui recommencera
Jusqu'à la fin des temps.

PRINTEMPS POUR UN ARBRE

Dans ton univers
Le printemps s'installe
Renouveau pimpant
Par un beau matin
Chargé de promesses.
Murmure discret
De vie qui commence.
Message d'allégresse.

Pressés d'éclore
Tes bourgeons éclatent
Tout frais de rosée.
Merveilleux ouvrage
Que tendre corolle
D'une fleur qui s'ouvre
Sur un sourire d'ange.

Impatient peut-être ?
Tu veux nous griser
Avec le Zéphir
De senteurs nouvelles,
Nous offrir aussi
La gamme de tes verts.

Giboulées de Mars...
Le ciel capricieux
Un instant se fâche,
Nuage gonflé comme un gros chagrin.
Frissonnant, bel arbre,
Tu attends, passif.
La nue déchirée enfin se libère :
Là-haut, tout là-haut,
Une vanne est ouverte :
Averse et soleil
Se sont mélangés
Pareils à des larmes
Sur un beau visage
Par quelque miracle
Aussitôt séchées.

Dans ton paradis
Ton feuillage accueille
Des nuées d'oiseaux
Au temps des amours.
Ton ombre complice
Abrite une idylle.
Tu es le témoin

De tous les secrets
De leur mariage,
Présent de même
A chaque naissance.
Quand le jour descend
Pour garder l'enfant
Dans le petit nid.

Résurrection ?

Tendresse ?

Printemps.
Éternel amant,
Toi aussi, bel arbre,

LE VERGER

J'aime me promener
Dans le beau verger.
La sève a monté.
Chaque arbre renaît.
Les voilà tous parés comme des fiancées
Le jour du mariage.

L'abeille se réveille et vient butiner
Sur les frais bouquets
De fleurs roses ou blanches.
Chargée de pollen elle rentre à la ruche
Qui déjà s'anime.
Elle revient sans cesse
Tout au long du jour.

Mon joli verger
Tu as la visite de la libellule
Et du papillon
Qui frôlent tes fleurs comme d'une caresse.
Ta merveilleuse parure va bientôt tomber.

Dans ton vert feuillage
Viendront les fruits,
Les beaux fruits d'or ou bien de vermeil.
Le merle voleur fera sa cueillette
Peut-être avant nous !

Comme vous sentez bon !
Cerises, boules d'or, pommes reinettes !
Que vous savez bien étancher la soif
En nous offrant le plaisir divin !



ETE

Ton feuillage accueille
Les oiseaux du ciel
Pour bâtir leurs nids.
Tu assistes aussi
A tous les mariages
Tu es là de même
Pour chaque naissance.
Ton ombre est complice.
Dans tes branchages
Mésanges et rouges-gorges
Font bon ménage
Avec le pinson, le chardonneret
Arbre, mon bel arbre,
Tu es plein d'oiseaux.
Sous ton toit joli
Tu abrites aussi
Une vraie cascade de pépiements.
On entend pourtant
Une bousculade :
Petit passereau,
Quand tu jettes aux cieux
Ta note plaintive,
Cocou paresseux
A volé ta place
Pour sa compagne,
Sa future couvée.
L'étourneau volage
Fuit à tire-d'aile
Tandis que le merle
Quelque peu moqueur
Siffle à perdre haleine.

La Bergeronnette
Quitte ton asile
Cherchant la becquée
Pour des vies nouvelles.
Un pivert frappe
De son bec dur
Ton tronc rugueux.
Petit oiselet
Perché sur ta branche
Tu es la proie facile
L'épervier plane
Très haut dans l'azur
Oiselet, prends garde !
Et c'est la nuit douce
Le recueillement.
Le rossignol chante.

Sa voix claire et pure
Lance ses trilles
A travers l'espace.
Quel ravissement !

La paix est profonde.
Un petit grillon
Fait crisser ses ailes.
Avec les ténèbres.
Ton pied dans la mousse,
Tu laisses venir
Mille fleurs sauvages,
La fraise des bois.

L'AUTOMNE

Voilà que tu laisses
Arriver l'automne
Son ruissellement
Des pourpres et des ors.
Tes feuilles aux tons chauds
Sous le vent léger
Tombent en silence.
La riche parure
Qui gît sur le sol
En feutrant les pas
Imprègne les cœurs
D'un troublant émoi.
Le soleil couchant
Mêle sa beauté
A ce vrai triomphe
De la nature.
L'air fraîchit.
Le ciel se plombe.
Un regard vers lui
C'est le départ.
Une nuée d'hirondelles
Au vol léger
Passe au-dessus de ta tête
Mettant le cap
Vers des lieux plus cléments.
A ta cime
Un corbeau croasse.

LA MORT DU NOYER

Je l'ai vu naître
Près de la maison
Je l'ai vu grandir
Comme un enfant
Je l'ai vu se parer
De son lourd feuillage.

Aujourd'hui pourtant
Le soleil se lève
Sur un ciel d'orage.
Une lourdeur oppresse
Même mon noyer,
Il frémit sans cesse
Sous un vent surnois.

Je l'ai vu vivre
Avec les saisons
Le printemps gonfler
Ses bourgeons de sève
L'automne l'habiller
De sa robe fauve
L'hiver tout nu,
Et si joliment
De givre vêtu
Enveloppé de douce musique
Vent froid de l'hiver
Ou brise légère.

Dans le ciel plombé
Dans le ciel cendré
De l'immensité,
Comme des voiliers
Privés d'équipage
Les nuages courent
En se bousculant
Dans une cavalcade.
La gracieuse hirondelle
De son aile nous frôle
En rasant le sol.

Mon beau noyer
Semble tourmenté.
Le vent se déchaine
Fait plier ses branches
Et courber sa tête.
Le pluie en rafale
S'est mise à tomber.
Porté par l'écho

Le tonnerre gronde
Les éclairs zèbrent
Le grand ciel noir.

La terre elle-même
Semble éclater
Une boule de feu
Descend sur mon arbre.
Un craquement sinistre
Et c'est la mort
De mon beau noyer.
Frappé par la foudre
Il gît à terre,
Ecartelé.

Je pleure ma peine.
Comme pour me narguer,
Un peu d'azur pointe
Comme un sourire triste
Sur un malheur.
L'orage est passé.
Une place est vide
Près de la maison.

ARBRE VAGABOND

Par-delà les mers
Tu voyages aussi
Grand mât du navire
Glissant sur les flots,
Du petit voilier
Battant pavillon
Quand il rentre au port.

Tu es chalutier
Venant de Terre-Neuve
Ou bien
Gondole à l'embarcadère
Frère esquif petite nacelle
Poussés par la vague
La simple pirogue
Filant sur le fleuve
La rame solide du batelier.

Tu attends, passif,
La pluie et le vent,
Le froid, le soleil,
La neige, la tempête.

BONNE FÊTE MAMAN !

Un drame, une ombre tragique ont plané sur ma vie peu après mon arrivée dans le monde et je n'ai jamais pu prononcer cette petite phrase, si simple et si belle : « bonne fête maman ! ».

Que signifie cette fête pour le tout jeune enfant qui n'a plus sa maman ? Combien de fois me suis-je posé cette question, qui m'a fait tant pleurer, question lancinante, restée sans réponse et qui me fait mal encore.

Mon Dieu, pourquoi petite Mère est-elle partie si tôt ? Cruelle énigme que j'ai jetée à la face du ciel, que je n'ai pu comprendre, mais qui a marqué à jamais mon enfance, ma jeunesse et ma vie.

J'ai considéré cette souffrance comme une injustice, une mutilation, quelque chose à moi que l'on m'avait volé et je me suis trouvée dans le désespoir, la désolation, les jours de fête plus que les autres jours, meurtrie, diminuée, abandonnée, seule, atrocement seule. Le malheur, on le cache ; on ne veut pas, on ne peut pas être consolé ; les chagrins trop lourds sont muets.

Tout au fond de mon cœur et dans mon désarroi, je me disais : « Que m'importe à présent ce qui peut m'arriver ! »

Dans le tourbillon de la révolte qui a déferlé sur mes jeunes années, j'ai cherché vainement ce qui me manquait, ma part de bonheur : l'amour maternel. Je ne l'ai pas trouvé, ELLE n'était plus là...

J'ai rencontré sur ma route des âmes généreuses qui, avec dévouement, ont compris cette détresse, ont essayé de combler le vide, se sont efforcées de recoller les morceaux d'un foyer dévasté par la mort. Je les ai aimées, mais ce n'était pas ma Maman.

Bonne fête Maman ! Ces trois mots n'ont pour moi point de sens, car ils n'ont jamais dépassé mes lèvres.

Dans mon univers d'enfant, s'était créée une image d'ELLE, parée de ce qu'il y a de plus pur, de plus beau, de plus noble, de meilleur. Devant Elle, j'ai pensé, j'ai rêvé, j'ai murmuré, j'ai prié. C'est sûr qu'Elle ne pouvait pas ne pas entendre la plainte de son enfant dans la nuit noire de sa misère... Maman !

Malgré les années, cette image n'est pas ternie, elle est restée intacte dans mon cœur. Avec le temps, la résignation est venue, mais l'oubli est impossible.

Pour me consoler ou me faire souffrir davantage, je ne sais plus, j'ai voulu deviner ce qu'était une mère. Mais que puis-je savoir de ces jours heureux qui m'ont été refusés ?

Pourtant, je suis sûre de ne pas me tromper :

une Maman, c'est le don total puisqu'elle donne la vie, éveille le cœur et l'esprit du tout-petit, se penche sur lui avec une douceur, une tendresse infinie, donne aussi cet amour qui jamais ne trahit.

Elle guide l'adolescent qui cherche son chemin, l'adulte vers son départ dans la vie, relève celui qui glisse vers les bas-fonds de la décadence humaine, apaise le révolté, soutient le pas chancelant de celui qui trébuche.

Elle sait souffrir en silence, Elle comprend, Elle console, Elle réchauffe, Elle pardonne toujours. Personne au monde ne peut être comme Elle.

Près d'Elle, ce doit être un bonheur, une joie sans mélange, infinis : le refuge dans ses bras, le sourire qui sèche les larmes, le plus doux baiser.

Maman ! premier mot balbutié par l'enfant, dernier mot du mourant quand il quitte la terre, cri du soldat quand il tombe sur le champ de bataille, c'est l'appel au secours, c'est aussi l'Adieu.

Maman ! mot suprême qui résume tout et qui me fait maintenant encore mesurer l'étendue de ce que j'ai perdu.

Voilà, il fallait que je me délivre de ce que j'ai gardé si longtemps pour dire qu'en ce jour de fête, ce 31 mai, je penserai à tous ceux, toutes celles qui ne peuvent pas dire, celles qui ne peuvent pas entendre :

« Bonne fête Maman ! »

Fête des Mères, 1981.

Bonne Fête Maman !

LE FEU

Tu ne te plains jamais.
En silence tu souffres
Sous la hache du bûcheron
La scie qui déchire
La flamme qui dévore.

Tu vis encore
Dans l'être noirci
Sous la cheminée
De nos vieilles demeures.

Quand tes bûches pétillent
Lançant leur flamme claire
Dans la farandole,
Tu es la splendeur même
Quand tu jettes les feux
De tes mille étincelles.
Quand tu crépites
Tu nous entoures
D'une languissante douceur
D'une enivrante chaleur.

Tu es le compagnon
Des longues soirées d'hiver.

La veillée de Noël...
Fête d'intimité et de tendresse
Fête d'allégresse
Pour celui qui croit
Qui croit que beauté
Est éternité
Et qu'elle n'est pas née
De la main des hommes.

TU ES CHALET

Petit chalet de la montagne
Perdu là-haut
Vers les glaciers
L'immensité
Des pistes blanches
Comme l'amoureux
De la vraie montagne
Ton regard monte
Vers les sommets.
Le froid cinglant
Est ton ami
Avec les neiges éternelles.
Tu es impuissant
Dans la tourmente
Témoin muet
Des drames blancs.

Tu es le refuge
Du guide harassé
Le havre de paix
Pour la cordée.
Tu désaltères
Et tu réchauffes
Tu rends les forces
Petit chalet, au naufragé
De la montagne.

Depuis chez toi,
Dieu ! que c'est beau !



MUSIQUE

Tu es le mystique
Qui donne son âme
A la douce musique.
Tu fais pleurer les violons
Tu fais vibrer
Guitares et mandolines
Vielles, cithares ou banjos.
Tu fais chanter des ritournelles
Le piano nous accompagne.
L'orgue imposant
Nous fait prier
Quand nous sommes
Dans sa cathédrale.



L'OISEAU

Petit verdier, sur ma fenêtre
J'ai mis des miettes
Pour ton bec fin.

L'hiver est âpre
Ton ciel est froid
Ton arbre est nu.
Austère nature,
La terre est blanche
Et tu as faim,
Frère créature.

Comme une pauvre
Tu viens mendier.
A mon approche,
Un peu craintif,
Tu fuis peut-être,
Mais tu devines ;
Quelqu'un t'attend,
Tu es aimé.

Ton cri plaintif,
Pauvre oiselet,
Plein de tristesse
Trouble mon cœur.

Petit verdier,
Prends garde à toi :
Le chat noir te guette ;
Va-t'en bien vite
Après le festin !

Et puis reviens
Pour faire la fête !

Sous ton plumage
Un cœur palpite.
Dans ton langage
Je sais comprendre
L'appel pathétique
Ou le grand « merci ».

Sur ma fenêtre
J'ai mis des miettes...

LA BELLE HISTOIRE DU GRAIN DE BLÉ

Terre, terre
Je voudrais crier au monde
Que tu es riche et généreuse
Fertile et féconde.

Voici les labours d'automne.
La charrue creuse des sillons
Lisses et luisants.
La terre ouverte est parfumée.
Sous les derniers rayons du soleil
Une haleine semble sortir de ses flancs.
C'est la saison des semailles.

Petit grain de blé
Ton histoire est une merveille.
La terre t'attend.
Elle fera de toi
La nourriture du monde.

Enfoui dans ses entrailles
Comme au creux de la vague
La herse te couvrira.
L'hiver viendra.
La neige peut-être te protégera.
Tu dormiras jusqu'au printemps.
La terre travaille pour toi.
Dans sa nuit noire, tu as germé.
Sous une ondée, tu t'es éveillé.
Tu pointes ton nez comme l'herbe folle.
Et chaque jour, tu montes un peu.
Tu seras comme le gazon.
Tu grandiras au fil des jours.
Tu deviendras grand champ de blé.

Les mois suivront.
La terre te réchauffera
Et le soleil te dorera.
Tes fruits seront des épis lourds.
La brise parfois te traversera
Comme la houle sur la mer.
Tu frémiras.
Ta masse d'or ondulera.
Dans son sillage emportera
Petites lumières des bleuets,
Gouttes de sang des coquelicots,
Et la moisson sera prochaine.
La faucheuse te couchera

Et peu après, oh ! joie suprême !
Tu deviendras le pain de vie,
Le pain des hommes.

Te voilà, grand maître
Du riche et du pauvre,
Croustillant et chaud
Sur la table mise
Au palais du roi,
La ferme rustique,
La moindre chaumière,
La hutte et l'isba,
Sous le pont des gueux.

Cargaison d'amour,
Sur le bateau qui part,
L'avion qui s'envole :
Ils t'emportent au loin
Vers ceux qui ont faim.

Et, toi, paysan,
Paysan, sois fier ;
Sois fier de ta terre,
De ton dur labeur
Et de ta sueur.
Tu es l'artisan
De l'œuvre sublime et séculaire
De ce grand mystère,
Mystère aussi grand
Que la manne céleste
Dans le désert.

Si je te conte cette belle histoire,
Paysan, crois-moi,
Je sais que tu la connais
Bien mieux que moi-même...
Et qu'elle recommence inlassablement...

Humble grain de blé,
Tu nous fais clamer
Avec le soleil
Les oiseaux du ciel
Et la terre entière,
Un hymne à la vie !

LA TERRE INGRATE

Dans la terre ingrate
Poussent les ajoncs
Le genêt d'or
Le thym sauvage
La bruyère aussi.

La fine chevrette
Y va brouter
Les tiges vertes
Et cabrioler.

La lande aride
Quelque peu fleurie
Assiste aux prouesses
Des jeunes chevreaux.
Les moutons viennent
Tondre l'herbe rase
Suivis de l'agneau
Titubant encore
Sur ses jambes grêles.

La nuit les prend
Et c'est le grand silence.
Sous le regard des étoiles
Paisiblement tout s'endort.

Sur la terre ingrate
C'est un peu la fête
Des petits grillons
Et des vers luisants.



LA FÊTE DE LA TERRE

C'est la grande fête
La fête de la terre.

Sur la terre brune
Dépouillée de neige
Pousse bien vite
L'herbe des prés
Pour y mener paître
Le joli troupeau.
Déjà l'on entend
Tinter les clochettes.
Les pâquerettes
Et les boutons d'or
Sont de la fête,
Le myosotis, le coquelicot.

Le cœur est en fête
Parce que tout est beau.
C'est le renouveau.

La terre elle est belle
Parce que tout sort d'elle :
La haie d'aubépine
Qui nous sert d'ombrage,
Le buisson de ronces
Qui donnera ses mûres,
Le framboisier,
Ses baies délicieuses.
La bonne terre
Nous donne ses fruits.
Le jardin fleuri
Nous enchante aussi.

Tout vient de toi
O terre bénie !
La claire fontaine
D'où jaillit la source
Qui nous désaltère.

Nous pouvons chanter
Dans l'allégresse
L'hymne à la terre
Et l'hymne à la vie !

TU ES UNE ENIGME

Terre, tu es une énigme
 Tu peux être terre hospitalière
 Mais aussi tu es
 Grève de galets
 Terre sauvage et désolée
 Terre lointaine perdue
 Aux confins d'un monde inconnu
 Terre balayée par le vent âpre
 Dans la steppe ou la taïga
 Terre du désert sans fin
 De pierres ou de sable chaud
 Terre des Tropiques
 Brûlée par l'ardent soleil
 Ou bien desséchée par le simoun
 Terre glacée de la longue nuit
 Du Grand Nord
 Qu'habitent les ours et les loups
 Terre agitée par les tremblements
 Terre tourmentée par les volcans.

Terre, si tu pouvais être
 Ou bien ne pas être...
 Je voudrais que tu sois
 Une terre de justice
 Une terre de paix.

Je voudrais qu'il n'y ait
 Plus de goulags, de ghettos,
 De prisons, de disparitions.

Mon âme se révolte lorsque
 Loin de nous peut-être
 Le racisme existe encore
 L'oppression, l'esclavage,
 La torture, la peur, la faim.

Terre ne pourrais-tu pas
 Vivre sans haine
 Sans guerre
 Champs de bataille
 Maquis sauvage et guérillas ?
 Ne pourrais-tu pas vivre
 Sans être imprégnée de sang
 Sans être terre de ruines, de misères ?
 Ne pourrait-on pas laisser le fusil
 Déposer les armes pour que

Juif, Musulman, Chrétien,
 Noir, Jaune ou Blanc
 Puissent enfin marcher
 La main dans la main ?

Je voudrais encore
 Que tu ne sois plus
 La terre des proscrits, des exilés,
 Celle des réfugiés, des déracinés,
 Celle des mal-aimés.

Et que jamais plus nul homme
 Ne puisse avoir faim !

Je voudrais enfin
 Que tu ne sois plus cruelle,
 Terre de souffrances, de désolation,
 De larmes, de désespérance,
 Mais que tu sois vraiment
 Terre de lumière et de paix,
 Terre des hommes, terre d'amour !

Et je jette au ciel
 Cette prière !



FLEUR D'UN JOUR

Fleur inconnue
 Fleur éphémère
 J'ignore ton nom.
 Née d'hier, toute pâlotte,
 A peine éclos
 Déjà tu es morte
 Mais demain tu revivras.
 Une libellule ou un papillon
 Ou une abeille ou le vent
 Tout simplement
 Ta semence emportera.
 Oui, demain, petite fleur
 Tu renaîtras.
 Tu salueras l'aube naissante.
 Tu assisteras, toi, la première,
 Au lever triomphal du soleil.
 Tu seras aussi la dernière
 A admirer à son déclin,
 Éclat voilé, splendeur nouvelle.
 Tes pétales se fermeront
 Comme les paupières d'un enfant.
 Avec le soir tu t'en iras.
 La nuit douce te bercera
 Et tu mourras dans ton sommeil...
 Le matin, tu reviendras,
 La rosée posera des larmes
 Fleur inconnue, fleur du rêve,
 Que le soleil séchera
 A ton réveil.

DANS LA TERRE

Des trésors insondables
 Sortent de ton sein,
 L'eau qui jaillit
 Vraie source de vie.

Le mineur travaille
 Dans sa galerie
 Arrachant pour nous
 Au risque de sa vie
 La future chaleur
 De notre foyer,
 Le sel scintillant
 Comme du cristal.

Avec les forages
 L'or noir sort aussi,
 Et le minerai de fer,
 De cuivre, d'étain
 Et peut-être encore
 Des pépites d'or !

LE BOIS

Tu es le berceau
 Du blond chérubin
 Qui sourit déjà
 En gazouillant

Le lit du vieillard
 Dont la vie s'achève

Tu es le cercueil
 Quand la mort fauche
 Quand tu emportes
 L'être chéri

Une jeune mère
 Un petit enfant

Détresse atroce
 Douleur suprême
 De l'orphelin

Larmes et prières
 De la maman.

RIVIERE

Petits villages, forêts, pâtures,
Vieux ponts de bois
Légende antique
Vestiges d'une vie
Austère et monastique
Lieu de prière, travail d'artiste.
Tu es le tombeau
De l'humble ouvrier
Donnant sa vie
Héros obscur
Au champ d'honneur
Des temps nouveaux
Le grand silence est tombé.
Folie des hommes
Ces sacrifices consentis ?
Victime en somme
Tu seras leur science et leur génie.

Petite rivière, je t'implore :
Ne sois plus jamais triste et nostalgique !

De ta prison, tu te faufiles
Inlassable, tu continues.
Fugitive, tu pars au loin
Sans t'occuper du temps présent.
Car malgré tout, rien ne t'arrête.
Rebelle, tu t'échappes
Pour courir, vagabonde,
Par les bois et les monts
Le jour et la nuit
Suivant quelque chimère.

Semé d'embûches est ton chemin
Captures nouvelles t'attendent,
D'autres évasions de même.
Insouciant, tu bondis
Dans tes gorges encaissées
Tour à tour attirantes ou sournoises.
Et puis, humeur changeante.

Te voilà brusquement paresseuse.
Tu t'étires, tu t'étales
Voluptueuse.
Tranquille et sage
Tu coules ton eau froide
Cette fois calme et limpide
Dans ta riante vallée
Avec les fleurs sauvages

Comme une souveraine
Tu t'es parée.
Sur ton passage, l'arbre s'incline
Pour rendre hommage à ta beauté.
Arche posée sur l'onde claire
Pour le malheureux au cœur lassé
Le repos du voyageur
Le promeneur pour t'admirer
Tu demeures câline et sereine.
Sur ta berge un pêcheur tranquille
Surveille le flotteur.
Là-bas, une frêle nacelle
Dérive au fil de l'eau :
Un rameur solitaire
Songe à de longs voyages...

Sur tes flots, qui peut le savoir
Verrai-je surgir
Une belle Naïade ?
Peut-être sirène ?
A nouveau frémissante
Et toujours insoumise
Inconstante et volage,
Tu reprends la route.
Ivre de liberté,
Tu fuis éperdument
Au gré de ton désir.

Petite folle, dis-moi
Le sais-tu où tu vas ?

LE PASSÉ

Je vous ai retrouvés
Témoins du passé.
A la place d'honneur
J'ai ma vieille horloge
Qui égrène toujours
Les heures qui s'envolent.
Son beau balancier
Son tic-tac léger
Bercant encore mon cœur.

Dans le cadre de bois
L'image est jaunie.
Je vous vois tous deux
Comme dans un songe.

Tu souris toujours
Ma jolie grand-mère.
Ton visage ridé
Sous ta coiffe blanche
Bien tuyauté.
Près de toi, grand père
A l'air très à l'aise
Avec ses sabots.

Dans son vieux fauteuil
Comme un patriarce
Il défie le temps :
Je garde toujours
Le bahut ciré

Il défie le temps :
Je garde toujours
Le bahut ciré
Qui a fière allure,
La table de chêne
Avec ses bancs rustiques,
L'ancien guéridon
Avec sa potiche,
La maie où naguère
On pétrissait le pain,
La huche aussi.

De mon grenier
Je t'ai descendue
Petite quenouille
Et puis toi aussi rouet
Qui filais le chanvre
Pour les draps rugueux.

Tu es là aussi
Houlette du berger
Comme si toujours
Il menait paître
Ses blancs moutons
L'aiguillon est resté
Comme s'il attendait
Que le paysan

Conduise ses bœufs
Comme au bon vieux temps
Dans le clair matin
Au chant de l'alouette.

Le fléau sous l'aire
Semble encore attendre
Pour battre le grain.
La futaille est là,
La petite hotte,
Les paniers d'osier.
Avec le battoir
De la lavandière
Le fouet du cocher.

Le char vermoulu
Est sous son auvent.
Tout comme jadis
Il me semble entendre
Ses essieux grincer
Rentrant à la ferme
La moisson dorée
Ou le foin coupé.

Dans la calèche
J'ai disposé des fleurs.

Je ne vous ai pas reniés
Témoins du passé !

PETIT CIMETIERE

Tu es le champ clos
Où chacun s'en va
Laissant derrière lui
Souffrances, peines et joies,
La terre qui se ferme sur le cercueil.

Quand je partirai
Et le dernier soir quand il viendra,
Je serai fidèle,
Minuscule parcelle de l'humanité,
Au grand rendez-vous.

La pesante argile sera mon tombeau
Là-bas, tout là-bas,
Dans le grand jardin entourant l'église.
L'imposant silence sera avec moi,
A peine troublé par la mélodie d'un petit oiseau.

Mille fleurs sauvages, pareilles à mon âme,
Vivront sur mon tertre.

Oui, je m'en irai
Par-delà la nuit et la mort aussi
Cherchant par là même
Dans un désert
La main secourable
Pouvant retenir la barque en dérive
Et son naufragé.

Seule, plus jamais
Je ne le serai
Car les miens m'attendent
Pour dormir ensemble
Dans ta paix sereine
Petit cimetière en l'Éternité.

